

La Tête en Noir



N°195
GRATUIT

Novembre
Décembre
2018

SN1142-9216

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Enfants perdus

Une année sépare les deux romans de Marion Brunet de de Nicolas Mathieu, et pourtant leur similitude et leur complémentarité ne peuvent nous échapper. Qu'ont en rapport *L'Été circulaire* (Albin Michel) et *Leurs enfants après eux* (Actes Sud) ? Il s'agit de romans noirs qui vont dépeindre la réalité ordinaire d'adolescents en milieu périurbain en recherche de quelque chose qui s'appelle au pire une raison de vivre, au moins un mode de vie, au mieux un idéal de vie. Tous deux néo-quadragesimaires, ils dressent un constat sur notre société intéressant, surtout pas alarmant (terme galvaudé tant le constat paraît amer et défaitiste) et, ce qui pour nous est intéressant, c'est que à la fois les constat et les rouages sociétaux (tant au niveau des carcans que de leur faculté à nous opprimer et nous opprimer) sont exactement les mêmes que l'on s'appelle Jo et Céline, et que l'on traîne sa race dans une petite ville du Midi de la France en plein été, ou qu'il s'agisse d'Anthony et de son cousin dans un Est de la France proche du Luxembourg sous la grisaille hivernale. L'inaction crasse, l'avenir en mode désespérant avec pour images le modèle parental en total disfonctionnement : ces jeunes ont rien pour eux, avant eux leurs parents n'avaient guère plus (ou moins), et parce qu'ils n'ont rien pour eux ils se créent un univers fantasmé de peu sous peine de mourir, et aiment dans les deux cas à se confronter à un univers qui n'est pas le leur, à croiser des jeunes pas de leur monde, qui acceptent qu'ils se croisent car eux-mêmes ressentent ce besoin de s'encanailler (constat déjà présent dans *Le Messenger*, de Joseph Losey). Ce qui est fascinant dans les deux romans, c'est qu'ils mettent en avant exactement les mêmes familles avec les mêmes travers. Que les personnages qui interviennent sont plus ou moins les mêmes. Que les conflits générationnels et ethnologiques puisent leurs causes dans les mêmes raisons sociétales. Que la

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

Il est passé par ici...

Une fois encore, un grand prix (le Renaudot 2017) a couronné un roman qui, a priori, n'en était pas un. À l'occasion de la parution en Folio de *La Disparition de Joseph Mengele* d'Olivier Guez, poursuivons, après *Une chanson douce*, de Leïla Slimani (numéro précédent), le tour d'horizon des variantes « romancées » de la « crime-non fiction ». Olivier Guez est journaliste, essayiste, scénariste et écrivain. Il déclare ici que « seul la forme romanesque me permettait d'approcher au plus près la trajectoire macabre du médecin nazi ». Contrairement à Laurent Binet qui, dans *HHhH* publié lui aussi chez Grasset en 2010 et centré sur la sinistre personnalité de l'horrible gradé Heydrich et l'attentat qui lui coûta la vie, Guez ne s'est pas lui-même mis en scène dans son texte. Pourtant « pour préparer ce livre, je me suis rendu à Günzburg, en Argentine et au Brésil où j'ai notamment retrouvé la ferme Santa-Luzia, dans les environs de Serra Negra ». C'est là que Mengele se cacha pendant des années. Tous les ingrédients d'un incroyable thriller sont réunis dans ce titre : effroyables crimes, fuites, caches, secrets et réseaux occultes, survivance de l'idéologie nazie, argent, couvertures et surtout tractations honteuses de la politique mondiale. Mengele est un médecin trentenaire, « chercheur » à Auschwitz. Il sélectionne sur la rampe d'arrivée des convois, les nains, boiteux et surtout les jumeaux pour expérimenter des tests atroces avant de prélever organes et squelettes et de les envoyer dûment étiquetés à l'Institut Kaiser Wilhelm, de Berlin, que dirige le professeur von Verschuer chantre de l'eugénisme. La pureté de la race est le credo de ces scientifiques. Après la défaite, comme beaucoup de nazis, Mengele s'enfuit d'Auschwitz (Pologne) avant de se « fondre dans la Wehrmacht

pour échapper aux griffes de l'Armée rouge ». Prisonnier dans un camp américain, puis ouvrier agricole dans une ferme de Bavière, il traverse les Dolomites puis embarque vers Buenos Aires grâce à certaines autorités italiennes et argentine. C'est à cette étape que le récit de Guez débute en nommant Mengele sous son faux nom d'Helmut Gregor. L'auteur nous apprend donc tout des démarches secrètes de Mengele et de ses contacts nazis pour le planquer et lui assurer un train de vie décent. Parallèlement à ces renseignements, l'auteur élargit le propos au système politique mis en place par le président Perón et sa femme sanctifiée Eva dite Evita. Guez poursuivra selon la même technique quand Mengele changera de planque en sautant les frontières de l'Amérique du Sud, aidé par sa famille restée en Europe et qui fait des affaires dans l'outillage et les machines agricoles. Pourtant, contrairement à Binet, qui parvenait à monter une véritable dramaturgie autour des révolutionnaires tchèques préparant et exécutant l'attentat d'Heydrich, puis autour des nazis attendant la pénicilline pour le sauver, Guez laisse retomber le soufflé, comme si le détail de la dépression chronique de Mengele aplatissait les faits, tout comme celui de sa rancœur et de sa peur panique (terreur qu'on reconnaisse ses incisives écartées et son front bombé). Pourtant, avec l'action incroyable du Mossad (services secrets d'Israël) qui enlève Eichmann en 1960 à Buenos Aires et veut doubler la mise avec Mengele, il y avait matière. Mais là n'est pas le propos de l'auteur qui évite suspense et coups de théâtre pour rester dans une vision qu'on ne peut, au final, pas trop définir. Est-ce du roman ou du documentaire ? Les deux, mon général ! Du coup, les petites scènes sexuelles et les notes fort nombreuses sur l'état d'esprit du « héros » plombent l'écriture. Si la chaleur, la jungle, le montage financier de ses fermes, ses contacts secrets, son mirador et ses chiens agrémentent l'histoire d'images très jamesbondiesques (James Bond et le Dr No sont d'ailleurs nés à cette époque), le lecteur est pourtant déçu par ce style désabusé et hésitant ainsi que par cette (fausse) empathie pour les angoisses du monstre.

Voilà une école littéraire étonnante qui surfe sur une crête bien instable. Pour ses auteurs, la digestion d'ouvrages indispensables qui, eux, sont bien axés, s'avère l'action essentielle. Suit la ré-





gurgitation sous une autre forme plus ou moins réussie, entre le vomi et le plat gastronomique.

Parmi la large bibliographie finale d'Olivier Guez, on citera, en documents, les textes traduits en français

concernant plus particulièrement Mengele et les nazis planqués en Amérique du Sud :

Miklos Nyiszli, *Médecin à Auschwitz, souvenir d'un médecin déporté* (Julliard puis J'ai lu) ; ce médecin juif fut obligé de travailler avec Mengele et apporte un témoignage direct et glaçant sur ses agissements.

Neal Bascomb, *La Traque d'Eichmann* (Perrin).
Gerald Steinacher, *Les Nazis en fuite* (Perrin).
Guy Walters, *La Traque du mal* (Flammarion).
Jorge Camarasa, *Le Mystère Mengele* (Robert Laffont).

En romans :

Philip Kerr, *Une douce flamme* (Le Masque) ; Peron et les nazis planqués. Herbert Liebermann, *La Traque* (Le Seuil) ; médecin inspiré de Mengele. Frederick Forsyth, *Le Dossier Odessa* (Folio). Lucía Puezos, *Wakolda* (Le Seuil).

À noter la très complète fiche Wikipedia Réseaux d'exfiltration nazis.

Michel Amelin

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

« Inexorable » de Claire Favan. La Bête Noire. Robert Laffont ; Traumatisé par l'arrestation de son père qui menait une double vie, Milo, quatre ans, développe une agressivité qui lui vaut de devenir la bête noire du système scolaire. En rupture de repères et malgré le soutien indéfectible de sa maman, il décroche à l'adolescence et son errance le conduit sur la voie de la délinquance. Accusé, peut-être à tort, de la disparition d'une de ses anciennes camarades d'école, Milo devient le coupable idéal pour une institution policière peu imaginative et décidée à boucler l'affaire au plus vite. Libéré grâce à l'alibi maternel, il est de nouveau suspecté dans une affaire de meurtre. Broyé par le système, incarcéré pour de bon, Milo pourra-t-il cette fois échapper au châtimeur ? Par le biais de cette intrigue criminelle, Claire Favan aborde le douloureux sujet des enfants catalogués difficiles et qui trainent cette réputation comme un boulet, et parfois toute leur vie. (20 €)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

colère intérieure des parents de leurs protagonistes à tous deux est prête à exploser à chaque moment, et que d'ailleurs elle explosera. Qu'il n'y a des vies de regrets. Aussi bien chez Marion Brunet que chez Nicolas Mathieu, le crime est omniprésent mais avec la certitude d'être impuni car il trouve ses racines dans l'abandon des idéaux républicains par ces élites qui n'en sont pas, mais qui elles sont criminelles. Nicolas Mathieu apporte cependant une touche bien particulière à son roman : le souvenir. Car *Leurs enfants après eux* est également une chronique de la jeune France des années 1990. C'est captivant, entre *Les Amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable* de Hervé Le Tellier et *Je me souviens*, de Georges Perec. En s'attardant sur ces générations perdues, les deux romanciers posent implicitement une même question : qu'allons-nous à notre tour laisser à nos enfants ? Marion Brunet vient de remporter le Grand Prix de Littérature Policière pour *L'Été crépusculaire*, et Nicolas Mathieu est toujours en piste pour le Goncourt avec *Leurs enfants après eux*. Nonobstant ces prix, aussi prestigieux soient-ils, la France se découvre deux incroyables talents. Et c'est bien là le plus important ! Et si la réponse à leur question implicite se trouvait dans notre compréhension de ces textes ?

Julien VEDRENNE

Dernière Minute : Nicolas Mathieu vient d'être couronné par le Prix Goncourt pour son roman « Les enfants après eux »



LE BOUQUINISTE A LU

Double Noir

Claude Mesplède s'est livré à une initiative originale dans le domaine du noir. Je ne vous ferai pas l'affront de vous présenter le monsieur polar français, co-responsable entre autres du Dictionnaire des littératures policières paru chez Joseph K et chroniqueur de notre fanzine, même si ses contributions se raréfient, les activités du monsieur se multipliant. Il est responsable d'une collection de petits fascicules « **Double Noir** » parus chez Nèfle noir une maison d'édition de Haute-Garonne. C'est un format A6. La pagination varie mais ne devrait pas dépasser une cinquantaine de pages avec de petits caractères.

J'ai commandé les deux premières fournées de quatre fascicules. Le concept est le suivant : deux petits textes par fascicule. L'un d'un auteur classique parfois surprenant et l'autre d'un auteur contemporain. Reçus rapidement, j'ai choisi le numéro 2 par curiosité puisque Abraham Lincoln, président des USA, est l'auteur classique. Et l'autre est de Franck Thilliez. La nouvelle de Lincoln est intéressante car elle soulève un très bel argumentaire contre les preuves circonstancielles dans une affaire criminelle. Celle de Franck Thilliez, est une réussite dans le texte court avec une très belle histoire de grizzlis qui se trouvent bien étonnés d'une anomalie concernant les saumons, tout cela sous les yeux d'un couple de zoologue qui les suivent depuis des années.

Et puis j'ai lu le numéro 7 composé d'un texte de Louis Pergaud et un de Marin Ledun. J'aime beaucoup Louis Pergaud, mais son affiliation au drapeau noir doit y être pour quelque-chose, et son histoire mettant en scène un trublion de campagne est une friandise à la chute bien amère – et c'est le moins que l'on puisse dire. Quant au texte de Marin Ledun, ce devrait être une obligation de lecture pour les écoles du noir. L'histoire d'une sensuelle danseuse unijambiste parfaitement construite et qui justifie à elle seule le titre de la collection : « Double Noir », et dans le cas de Monsieur Ledun, c'est du bien serré à l'italienne, croyez moi. Je ne manquerai pas de faire un petit résumé de ceux posés sur ma PAL dans des chroniques à venir.

Sachez cependant que l'on peut retrouver dans ces jolis petits livrets, des auteurs classiques comme Maupassant, Zola ou Dumas, et dans les écrivains modernes des gens comme Marc Villard, Laurence Biberfeld ou G.-J. Arnaud.

Je tiens à saluer chaleureusement cette initiative qui met en avant des textes courts et de qualité

dans un domaine où ils sont peu mis en valeur par rapport à la science-fiction. Et je rendrai hommage à un écrivain qui m'est cher, l'un des maîtres du texte court autant dans le domaine policier que dans celui de la SFFF : Fredric Brown dont je ne recommanderai jamais assez la lecture des nouvelles, art scriptural dans lequel il excellait.

Jean-Hugues Villacampa

ImaJn'ère 2019

**Concours de nouvelles policières
en 25000 signes**



« Espace, frontière de l'infini... » C'est ainsi que débutait le générique de la série *Star Trek*. La Frontière, c'était aussi la délimitation à l'époque de la conquête de l'Ouest entre la colonisation des émigrés et les terres sauvages. Plus

tard, on parlera également des fameux wetbacks qui traversent le Rio Grande. Un peu avant, en pleine guerre froide, les espions ont eu à franchir d'étranges frontières, parfois idéologiques. Pourtant, y a-t-il besoin d'aller si loin pour rencontrer une frontière ? Nos États, nos sociétés, nos préjugés nous enferment plus sûrement que les frontières physiques que sont les fleuves, les montagnes, les océans, notre planète, ou l'espace infranchissable entre les étoiles. Le thème des frontières choisi cette année pour notre concours (le pluriel n'est pas anodin) peut donc être décliné de multiples façons, physiques, sociologiques ou psychologiques, voire un mélange de tout cela. Dans le domaine du polar vous devrez faire preuve de créativité. Si l'observation du monde qui nous entoure est une source d'inspiration, elle peut être un point de départ pour aller beaucoup plus loin que la simple satire sociale ou politique.

Bref ! Ne mettez pas de frontière à votre imagination pour nous offrir des textes de qualité.

Date limite d'envoi des nouvelles le 31 décembre. Toutes les informations :
<https://imajnere.fr/2018/05/13/appel-a-texte-2019/>

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF

SPECIAL POLARS EN POCHE

Le couple d'à côté, de Shari Lapena. Pocket. Trahis par leur baby-sitter habituelle, Anne et Marco se résignent à laisser Cora, leur bébé de quelques mois, seul dans la maison pour un dîner chez leurs plus proches voisins. Sauf qu'à leur retour de cette soirée un peu arrosée, la petite fille a disparu. Complètement accablés par le chagrin et la culpabilité, les parents sont mis sur la sellette par les policiers qui ne tardent pas à mettre à jour de drôles de petits secrets. Le doute s'installe aussi chez le lecteur, incapable de discerner la vérité. La canadienne Shari Lapena distille son habile suspense avec le talent des grands maîtres du genre. (350 p. - 6.95 €)

Missing : New York, de Don Winslow. Points. Jackson, Nebraska. L'enquête sur le kidnapping d'une petite fille afro-américaine de 5 ans piétine puis disparaît des priorités de la police locale. Une décision que ne supporte pas Frank Decker, le flic chargé des investigations, qui préfère démissionner pour se consacrer entièrement à cette affaire. Un an durant, il explore en vain la moindre piste avant qu'un témoin digne de confiance relance l'enquête du côté de la prostitution New-Yorkaise. Don Winslow emprunte le chemin des grands maîtres américain du genre avec ce détective privé à l'ancienne, dur à cuire au cœur tendre, bagarreur, opiniâtre et droit. (331 p. 7.70 €)

J'ai toujours aimé la nuit, de Patrick Chamoiseau. Points Thriller La dernière nuit de garde d'Eloi, commandant de police à Fort-de-France, tourne au cauchemar quand il est pris en otage par un ancien militaire martiniquais rescapé d'Irak et d'Afghanistan. L'homme, passablement allumé, raconte comment il s'est autoproclamé archange exterminateur des vermines de l'île, pour assainir la société martiniquaise gangrénée par le vice, l'argent et la drogue. Dans ce huis clos exceptionnel, les talents d'écrivain et de conteur de Patrick Chamoiseau transforment cet angoissant monologue du tueur en petit bijou littéraire, truffé de références et de savoureuses digressions. (282 p. - 7.20 €)

Minuit sur le canal San Boldo, de Donna Leon. Points C'est un vrai challenge qui est proposé au commissaire Brunetti puisque, pour adoucir les regrets d'une vieille dame amie de sa belle-famille, il doit découvrir pourquoi, quinze ans plus tôt, une adolescente a chuté dans un canal de Venise et est restée cérébralement



handicapée. Brunetti relève le défi...En humaniste sincère, l'élégant commissaire pose sur ses concitoyens un regard toujours bienveillant mais le pugnace flic est rusé et sait sonder les cœurs et les âmes pour débusquer la vérité. Ce 25° volet des enquêtes de Brunetti est emblématique du succès de cette série popularisée par la télévision. (350 p. - 7.90 €)

Hôtel du Grand Cerf, de Franz Bartelt. Points. Engagé par un producteur de films pour enquêter sur la mort suspecte, cinquante ans plus tôt, d'une star du cinéma dans un petit hôtel des Ardennes, le journaliste Nicolas Tèque se rend sur place. Il arrive au moment même où le village de Reugny est le théâtre d'actes criminels violents. Les drames sont liés, comme le découvriront Nicolas et l'inspecteur Vertigo Kulbertus, sorte de Colombo philosophe, obèse et malicieux, qui s'amuse, à quelques jours de sa retraite, à rendre fou les autochtones. Une farce policière parfaitement ourdie et merveilleusement servie par la belle écriture de Franz Bartelt. (360 p. - 7.70 €)

Le zoo, de Gin Phillips. 10/18. A quelques secondes de la fermeture, une fusillade ensanglantante le zoo que visitent Joan et Lincoln, son fils de 4 ans. Dans un réflexe de survie, Joan et le gosse se cachent dans un recoin du zoo pour échapper aux tueurs qui semblent très perturbés. Commencent alors d'interminables heures d'angoisse nourrie par la présence de ce petit garçon incapable de comprendre l'horreur de la situation mais en même temps très lucide. Ce singulier suspense de Gin Phillips est rythmé par les poignantes scènes de fuite et les dialogues formidables qu'échangent cette mère concentrée sur leur survie et le petit Lincoln. (285 p. - 7.50 €)

Jean-Paul Guéry

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux romans choc pour ce numéro d'automne.

Le premier est français, d'Antoine Chainas, **Empire des chimères**.

1983. Dans une petite ville quelconque, au milieu d'un paysage agricole désespérément plat et monotone, quelque part en France. Une gamine disparaît alors qu'elle jouait à cache-cache avec deux amies. Loin, très loin de là, les dirigeants de la plus grande entreprise de divertissement américaine décident de venir implanter un parc à thèmes, soit dans une zone agricole pas trop loin de Paris, soit en Espagne. Moins loin, un politicien pas trop socialiste bien que proche du pouvoir voit dans ce parc un moyen de gagner beaucoup d'argent avec son frère, qui végète dans la petite ville, en s'occupant de l'agence immobilière de la famille. Dans la petite ville, trois ados sont fascinés par un jeu de rôle développé par la grande entreprise de divertissement. Et le garde champêtre, un ancien d'Algérie, essaie d'oublier ses cauchemars et tente de se rendre utile en cherchant la gamine, malgré le mépris des gendarmes en charge de l'enquête. D'autres personnages vont se débattre dans une toile d'araignée qui s'étend dans bien des directions...

Empire des chimères est un roman qui donne le vertige. À condition toutefois d'accepter que tout ne soit pas rationnel. Si vous l'acceptez, plongez tête baissée dans plus de six cent cinquante pages divisées en cent cinquante-six chapitres, et laissez vous happer par un tourbillon absolument vertigineux. Vertigineux par l'ampleur du récit, la multiplicité des thématiques, la variété des points de vue et des histoires. Vous allez être soufflé par la cohérence de l'ensemble, et par un final qui noue tous les fils qui semblaient flotter librement, chacun de son côté. Un final qui vous laisse sans voix, époustoufflé, avec l'impression que les dernières lignes donnent, à elle seules, une dimension supplémentaire à tout ce que vous avez lu avant. Malgré l'ampleur et l'ambition du projet on n'est jamais perdu, on n'est jamais lassé, la puissance narratrice, la clarté de l'écriture, la perfection de la construction, la richesse des personnages, les fils tendus du suspense font qu'on s'y plonge avec délice. Tout du long on s'interroge et on suit passionnément les différentes intrigues.

Le second est anglais, mais se déroule en Afrique du Sud. Il s'agit du retour de Tim Willocks au polar dans **La Mort selon Turner**.

Dans un township du Cap, quelques jeunes en bordée qui sont venus s'encanailler boivent trop.

En quittant le bar, l'un d'eux écrase une jeune femme contre un conteneur d'ordures sans même s'en rendre compte. Ceux qui l'accompagnent, eux, ont vu ce qu'il s'est passé, mais décident de ne rien dire et de laisser la victime agonisante pour rentrer rapidement chez eux, dans la province aride du Cap-Nord. Turner, flic incorruptible de la criminelle de la ville, appelé sur place, compte bien que justice soit rendue à cette jeune femme dont personne ne s'est jamais soucié. Pour cela, il va partir sur place, affronter la famille Le Roux et sa chef Margot qui a construit un empire local et compte bien défendre son fils, quoi qu'il en coûte. Entre deux êtres qui ignorent totalement le sens du mot compromis, la guerre est inévitable.

En termes d'esthétique et d'efficacité narrative, avec cet « étranger » qui débarque au milieu de nulle part et va faire exploser le statu quo et affronter seul les puissances locales, on pense immédiatement aux grands westerns de Clint Eastwood, Pale rider ou L'Homme des hautes plaines. Une fois que vous aurez ouvert le roman, vous ne pourrez plus le lâcher. Là où le roman est très différent de ces grands westerns, c'est qu'il ne porte pas de jugement. À part un personnage assez veule, ils ont tous leurs raisons d'agir comme ils le font. Et comme Tim Willocks aime créer des personnages hors norme, ils sont tous (presque) courageux, et cohérents dans leurs actions, même et surtout les pires. L'affrontement est d'autant plus violent que peu de personnages agissent mus par un petit intérêt mesquin. Ils sont portés par l'amour, un besoin maladif de protéger un fils, le désir de paix, ou celui de justice. Et c'est dans cet enfer pavé de bonnes intentions, pimenté par une corruption généralisée, une pauvreté terrible et un racisme toujours présent que nous plonge l'auteur. C'est violent, il y a des scènes gore, mais ce n'est jamais gratuit et la violence et ses conséquences sont toujours questionnées par les personnages. Ceci dit, toutes ces réflexions vous viennent après la lecture. Pendant vous êtes complètement happé par le rythme, l'écriture, le suspense.

Jean-Marc Laherrère

Antoine Chainas / Empire des chimères (Gallimard, « Série Noire », 2018).

Tim Willocks / La Mort selon Turner (Memo from Turner, 2018, Sonatine, 2018, traduit de l'anglais par Benjamin Legrand).

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Faire (Le) Bloc – selon Jérôme Leroy.

Le Bloc est de mon point de vue le prototype même du roman difficile à chroniquer. Déjà, parce que ce livre de Jérôme Leroy a beaucoup fait parler de lui depuis sa publication : des articles par dizaines, des avis à foison, une adaptation au cinéma (*Chez nous*, de Lucas Belvaux), etc. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir ajouter ? Et puis – et surtout –, il y a le thème principal. Parce qu'on ne va pas se mentir : *Le Bloc* sent le soufre. Alors quoi ? Prendre le sujet à bras-le-corps ou des pincettes pour entrer dans le vif du susdit ? Car en effet il est (à) vif, et ô combien sensible !, le sujet en question. Entre les gants de boxe et le coup-de-poing américain dans le gant de velours, mon cœur balançait donc... Jusqu'au moment où je décidai d'y aller à mains nues.

Et tant pis si ma caresse ne devait pas aller dans le sens du poil. Tout bien réfléchi, ce serait même peut-être là l'angle d'attaque le plus adapté. Parce qu'après tout, Jérôme Leroy n'a pas fait autre chose en écrivant ce terrible roman. Il a joué avec le feu – sans jamais pour autant se brûler. Il a poussé le principe de la dystopie dans ses derniers retranchements, pour mieux interroger notre présent. Et il n'a épargné personne. Alors bien sûr, *Le Bloc*, c'est avant tout le Vieux Dorgelles, dont la fille Agnès dirige un parti d'extrême droite sur le point d'entrer au gouvernement – toute ressemblance avec des personnages réels n'étant pas du tout fortuite.

Mais tout le monde en prend pour son grade, à commencer par une « gauche » française clairement désignée comme *responsable et coupable* d'une situation catastrophique. Une gauche acéphale et hystérique, écartelée entre ses idéologies périmées et les marchands de tapis auxquels elle a vendu son âme. Cette gauche sourde, muette et aveugle, qui n'a d'ailleurs plus de « gauche » que la maladresse, a nourri en conscience un épouvantail bien pratique. Mais ce qu'elle persiste à bestialiser et à diaboliser, dans sa criminelle inconséquence, ce n'est pas un parti d'extrême droite qu'elle n'a jamais su – ni voulu – appréhender, car ce parti (ici appelé de façon très transparente le « Bloc Patriotique ») n'est qu'une conséquence.

La cause, c'est celle du peuple. Or le peuple, ça fait longtemps qu'abandonné par ses élites autoproclamées de copains et de coquins, il est passé du populaire au populisme. Le per-



sonnage d'Antoine Maynard, ancien écrivain, hussard sur le retour, est symptomatique de ce « glissement ». « Devenu fasciste pour un sexe de fille », l'homme, s'il a perdu ses illusions, n'est pas pour autant dépourvu d'humanité. Stanko, en revanche, c'est une autre affaire. Avec sa rage de brute rasée et les actes horribles qu'il commet, l'homme aurait pu se résumer à une caricature de skinhead. Mais plutôt que de le juger, l'auteur préfère examiner, sans complaisance mais avec acuité, ce qui a pu amener cet individu à se faire tatouer le visage.

Parce que dire que les néo-fascistes n'ont pas le monopole de la France et des Français, c'est bien, mais comme l'histoire récente nous l'a enseigné, ça ne suffit pas. Voilà pourquoi *Le Bloc* n'est pas seulement un excellent roman noir : c'est un cri du cœur, et un cri du peuple ; le tir groupé d'un sniper au sommet de son art. *Le Bloc*, c'est le « J'accuse » d'un auteur qui maîtrise son sujet sur le bout des doigts et qui, grâce à sa finesse d'analyse, évite tous les pièges dans lesquels sont tombés avec un bel ensemble ceux qui l'ont précédé sur ce terrain miné. C'est décidé : aux prochaines présidentielles, je vote Jérôme Leroy.

Artikel Unbekannt

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Fin d'année

La fin d'année arrive avec ses éternelles envies de classement... Nous laissons ceci aux collègues, même s'il faut avouer que nous en parlerons un peu...

Eh oui, car pour éviter d'employer trop de superlatifs, allons-y franchement en disant que **Écorces Vives**, premier roman d'Alexandre Lenot, est la meilleure révélation française de l'année. Fort d'un beau parcours en rapport avec la musique (l'excellente La Blogothèque, ARTE concerts, pour ne citer qu'eux), l'auteur ajoute une corde à son arc avec ce roman choral / polyphonique. Il nous expliquait il y a peu l'intérêt de cette narration « Pour [...] entrer vraiment dans la complexité du monde, je trouve qu'utiliser cette multiplicité des points de vue est un outil formidable. Parce que pour que chaque personnage soit vrai, il faut aller au fond des choses, de sa psyché, de son monde affectif et sensible, et partant de là de ses points de vue. » Force est de constater qu'il n'y a pas de différence entre ses ambitions et le résultat : les personnages sont particulièrement bien étoffés, denses, forts, et l'auteur joue aussi sur la construction, ne se contentant pas d'alterner les points de vue à l'infini, mais faisant entrer de nouveaux personnages au fur et à mesure que le roman progresse. Le tout se passe dans un Cantal à mi-chemin entre imagination et réalité. C'est bien fait, bien mené, sans facilité et avec des personnages qui vont au bout de leurs idées comme il s'en explique : « Je ne voulais pas que la tension reste irrésolue, latente, je voulais ne pas en rester à l'étude de mœurs, aller au bout, jusqu'à l'explosion, jusqu'à ce que des fautes irrémédiables soient commises. »



L'avantage, en littérature, c'est que du Cantal à la Guyane, il n'y a qu'un pas. Partons donc sur

ces terres dont Colin Niel nous brosse le portrait, pour la quatrième fois, et ce, toujours de façon magistrale. Ce nouvel opus se passe pour partie en territoire amérindien. « Le point de départ est l'envie de parler du Haut-Maroni, de la situation sociale, économique et culturelle des Amérindiens et notamment des Wayanas » comme nous le confiait Colin Niel en entretien. On y croira Anato, toujours aussi énigmatique, et une nouvelle collègue : l'adjudante Angélique Blakaman, athlétique et au passé torturé. Il y sera question, entre autres, de mines d'or, de religion, du fort taux de suicide des jeunes Amérindiens, le tout traité avec une justesse de ton qui est la marque de fabrique de Colin Niel. Pour ceux qui ne connaîtraient pas l'auteur, Le Rouergue sort les trois premiers tomes dans une magnifique anthologie, pour les autres, eh bien foncez !

Christophe Dupuis

Alexandre Lenot, *Écorces Vives*, Actes Sud « Actes noirs »
Les interviews d'Alexandre Lenot et Colin Niel sont à retrouver sur www.milieuhostile.net
Sur le ciel effondré, Colin Niel, Le Rouergue « Rouergue noir »

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

« **Le gang des bras cassés** » de **Tore Renberg**. **Presses de la Cité**. Dans un quartier défavorisé d'une petite ville norvégienne, là où la violence le dispute à la misère, Ben et Rikki, deux frères adolescents, grandissent sans espoir entourés d'un père très autoritaire et d'une mère dépressive. A moins qu'ils ne parviennent à convaincre l'oncle Rudi de les accepter dans la bande de truands qu'il fréquente. Bien sûr, ce gang de bras cassés ne va pas résoudre leurs problèmes, bien au contraire. Ce pur roman noir américain à la sauce norvégienne propose une intrigue classique, mais les personnages révèlent chacun une nature originale à défaut d'être toujours sympathiques. (22 €)

Jean-Paul Guéry



MARTINE LIT DANS LE NOIR

Le Suspendu de Konakry de Jean-Christophe Rufin (Flammarion, 309 p. – 19,50 €.)

Le roman s'ouvre comme une célèbre scène de western. Effet cinématographique réussi : un corps se balance, pendu par un pied, à un mât. Question décor, on est dans un tout autre contexte : c'est un mât de bateau qui sert de potence à la scène qui se déroule en Guinée, dans un golfe qui a tout pour être tranquille. Sauf que...

Un ressortissant français, ex-patron d'une scierie des Hautes-Alpes, a été assassiné. Ce qui relève bien sûr du consulat de France. Et c'est Aurel Timescu, originaire de Roumanie, qui s'investit plus qu'il n'est investi, de l'enquête. Un personnage à la Albert Cossery, cet Armel, à la fois mendiant et orgueilleux. Et superbe. Il crève de chaud et d'ennui, en proie à l'indifférence, voire au mépris de son entourage professionnel. Ce meurtre va lui donner l'occasion de se sentir utile et reconnu. Et de régler quelques litiges et zones d'ombre avec le passé. Le sien notamment, toujours en filigrane, et celui de la victime, Jacques Mayères, avec lequel il tisse une étrange connivence. Post mortem. Que cachait le défunt derrière un apparent dilétantisme. Faut-il chercher la femme ? Ou les femmes ? Oui mais laquelle ? Et quel rôle jouait la victime dans cette région sujette aux trafics en tous genres ? Plus que l'intrigue elle-même, Jean-Christophe Rufin tisse un portrait tout en nuances de personnages qui évoluent dans un contexte diplomatique que l'auteur connaît bien.

Sadorski et l'ange du péché, de Romain Slocombe (Robert Laffont, « La Bête noire », 680 p. – 23 €.)

À qui appartient l'histoire ? Et à qui appartient-il d'en parler ? Qui est le mieux placé ou le plus habilité pour en parler ? Le dernier roman de Romain Slocombe sur Léon Sadorski suscite une polémique relayée par *Le Canard enchaîné* du 22 août dernier. Un historien chercheur dénonce une « contrefaçon et du parasitisme économique. Laurent Joly, directeur de recherche au CNRS et grand spécialiste de la traque des Juifs sous l'Occupation », relate l'hedbo du mercredi, n'apprécie pas que le livre de Romain Slocombe tire la couverture à lui et pas à son travail : Berlin 1942.

Sadorski et l'ange du péché est le troisième volet que Romain Slocombe consacre à cet inspecteur, inspiré d'un personnage bien réel celui-là Louis Sadosky, auteur d'un rapport en 1942 sur



le fonctionnement de la Gestapo. Rapport qui est précisément l'objet de publication par le chercheur. Travail cité dans la bibliographie des trois opus (*L'Affaire Léon Sadorski*, en 2016 et *L'Étoile jaune de Léon Sasorski* en 2017, chez Robert Laffont). Voilà pour les faits désormais entre les mains des avocats.

Quant au livre, le troisième donc de la série, on retrouve le personnage du salaud dont la froideur, le calcul, le cynisme, la cruauté sont décrits par Slocombe avec la même minutie. Les faits, rien que les faits. Cette fois, l'inspecteur amoureux de sa femme, épris de Julie la jeune juive que le couple a recueillie après que Sadorski a fait interner et déporter ses parents au moment du Vel' d'hiv, se retrouve sur des plateaux de tournage du cinéma. Pour y jouer, une fois de plus, un très vilain rôle. Comme Slocombe sait si bien le faire, c'est à la fois glaçant et fascinant. Machiavélique. Qu'on ne s'y trompe pas. Nul complaisance chez l'auteur. Aucune apologie. Si la fiction s'empare de ces sujets, si elle les vulgarise en étalant froidement la réalité pour mieux les dénoncer, alors qu'elle continue.

Martine Leroy-Rambaud

CLAUDE MESPLEDE ARCHEOLOGUE DU POLAR

Le gangster des années 30 à 50 dans les romans et à l'écran

Cette période est riche en films de qualité sur le thème du gangster comme le démontre la liste qui suit : **SCARFACE** (Howard HAWKS) avec le personnage de Tony Camonte ; **L'ENNEMI PUBLIC** (William WELLMAN), avec le personnage de Tom Powers ; **LE PETIT CESAR** (1931, Mervyn LeROY), avec le personnage de Cesare Bandello dit Rico ; **BAD COMPANY** (1931, Tay GARNETT) ; **QUICK MILLIONS** (1931, Rowland BROWN) ; **LA FORET PETRIFIEE** (1936, Archie MAYO) ; **L'ENFER EST A LUI** (1949, Raoul WALSH) ; **LE FAUVE EN LIBERTE** (1950, Gordon DOUGLAS) ; **LA DERNIERE RAFALE** (1948, William KEIGHLEY) ; **A BULLET TO JOE** (1955, Lewis ALLEN).

En règle générale, ce sont des personnages incultes, frustes et cruels. Misogynes, ils sont méchants avec les femmes. Rico les déteste et Tom les traite avec brutalité (la scène du pamplemousse qu'il écrase sur la figure de Joan Blondell) ; Tony a des relations ambiguës avec sa sœur. Dans les années 40 et 50, le portrait du gangster va évoluer. Par exemple dans **L'ENFER EST A LUI**, le gangster joué par James Cagney relève de la maladie mentale tout comme dans **TUEUR A GAGE** (1942) de Frank Tuttle, on découvre avec Alan Ladd un tueur angélique, dont les comportements sont empreints de causes pathologiques. On rencontre un personnage presque identique dans l'excellent film **GUN CRAZY** (1950) de Joseph H. LEWIS. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les gangs du crime se reconvertissent dans des trafics autres que celui de l'alcool. Les bootleggers des années 20/30 laissent la place à des truands infiltrés dans des affaires légales de l'industrie ou du commerce.

AL CAPONE reste le plus célèbre et le plus important des gangsters des années 1930. Un de ses biographes, Fred Pasley le présentait comme « un individu agréable à rencontrer dans un bar clandestin à la condition que le patron du bar soit un de ses clients et lui achète sa bière ». Doté d'une véritable armée avec 700 hommes sous ses ordres, il était le patron de la ville de Chicago à qui syndicats, policiers et même le maire obéissaient sans rechigner. On raconte par exemple qu'un jour, mécontent du maire, il le boxa et d'un coup de poing, le jeta à terre devant la mairie.

Le PETIT CESAR constitue sans doute le premier roman à mettre en scène un gangster dans son quotidien. Son auteur, William Riley Bumett, est un des plus importants romanciers de l'école américaine des durs-à-cuire (la hard-boiled school) et un adepte remarquable de l'écriture béhaviouriste, c'est-à-dire de cette façon d'écrire qui consiste à ne livrer au lecteur que les gestes et les paroles du personnage en évitant de se livrer à une analyse interne de l'individu. Un auteur béhaviouriste ne dira pas « cet homme est maladroit » mais il le décrira en situation de madresse telle que le lecteur en déduira « cet homme est maladroit ». Bumett, qui travaillait à l'époque comme statisticien dans les services de l'état de l'Ohio, avait des ambitions littéraires. Admirateur de l'œuvre de Balzac, il rêvait d'écrire une sorte de comédie humaine de la pègre. Il démissionne de son poste et s'installe à Chicago en 1928. Il va avoir vingt-neuf ans. Sa découverte de cette ville dominée par le célèbre Al Capone, surnommé Scarface, à cause d'une cicatrice au visage, lui inspire son premier roman, *Le Petit César*, qui raconte l'ascension de Cesare Bandello suivie de sa déchéance. Ce petit voyou italien, destitue son chef et le remplace à la tête d'un gang de Chicago mais son ambition le mènera à sa perte et il finira piteusement abattu par un policier. Publié en 1929, le livre est adapté au cinéma en 1931 dans une réalisation de Mervyn Le Roy. Entre temps, Bumett écrit *Iron Man* un roman sur la boxe et *Saint Johnson*, un western qui tous deux sont adaptés au cinéma. Lui-même devient scénariste à Hollywood en 1932 où il cosigne avec Ben Hecht et Howard Hawks le scénario du film *Scarface*, d'après le roman d'Armitage Trail. La même année, il signe le scénario d'un autre film de gangster, *The Best of the City*, réalisé par Charles Brabin et dans lequel apparaît la troublante Jean Harlow. Alternant romans noirs et westerns, William Riley Bumett a signé trente-cinq titres dont le dernier *Good-bye Chicago* est paru en 1981 alors qu'il venait de fêter ses quatre-vingt-deux ans. Vingt-six films ont été tirés de son œuvre notamment *High Sierra* et *Quand ta ville dort*, un titre qui connut trois autres adaptations : *L'Or du Hollandais* (version western en 1958), *Cairo* (1963) et *Cool Breeze* (1973).

Claude Mesplède

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...

La belle de Casa, de In Koli Jean Bofane. Actes Sud. L'assassinat d'Ichrak, son amie marocaine aussi belle qu'inaccessible, plonge Sese dans un profond désarroi. Ce petit clandestin en provenance de Kinshasa, se souvient de sa rencontre avec cette superbe jeune femme, fille d'une sorcière folle, qui hante la mémoire de tout le quartier populaire de Casablanca où elle habite. Les suspects potentiels sont nombreux mais l'enquête s'enlise faute de piste sérieuse. Reste quelques hommes, très proches de la victime, et qui se souviennent. Radiographie colorée d'un quartier populaire de Casablanca, ce récit dénonce aussi quelques travers de la société marocaine. (204 p. – 19 €)

La lumière est à moi, de Gilles Paris. Haute Enfance Gallimard. Le romancier Gilles Paris (*Autobiographie d'une courgette*) publie un recueil de nouvelles qui explore avec beaucoup de tendresse et de sensibilité ces fêlures de l'enfance souvent déterminantes dans l'existence. Si l'amour tient une place importante dans ces 19 courts récits dont les personnages principaux marchent parfois « sur un fil entre la force et la déraison », l'auteur s'attache aussi à évoquer la solitude, les secrets de famille, les cœurs brisés, les chagrins inconsolables, les absences qui font mal, la peur, la mort. Le style élégant de Gilles Paris s'accorde à merveille avec ces petits contes. (200 p. 19 €)

Kaplan, de Sébastien Gendron. Syros Jeunesse. En 2018, le général Dramek instaure une dictature au duché de Cushinberg mais se heurte à la détermination des habitants de Leeton, un quartier qui fait sécession et obtient son indépendance. Trente ans plus tard, Leeton reste une épine dans le pied du dictateur qui tente une opération de déstabilisation en missionnant le barbouze Kaplan. Mais rien ne se déroule comme prévu et Kaplan sera manipulé par un adolescent épris de liberté qui cherche sa voie. Romancier au ton original, Sébastien Gendron a imaginé un conte futuriste aux accents très actuels sur les dangers de l'endocrinement. A partir de 15 ans. (254 p. – 15.95 €)

Et j'abattraï l'arrogance des tyrans, de Marie-Fleur Albecker. Ed. Aux forges de Vulcain. C'est l'histoire d'une révolte paysanne qui en 1381 secoua le royaume d'Angleterre. En ces temps-là, les paysans-serfs, étranglés par les taxes et impôts en tous genres, vivaient dans la crainte des seigneurs. Une goutte d'eau fit déborder le vase et de partout convergèrent des

hordes de gueux assoiffés de justice et d'équité. Parmi les rebelles, Johanna rêve de libérer les femmes du joug de l'homme et de la religion. Basé sur des faits authentiques, ce récit se lit comme le cours magistral d'une professeure littéralement habitée par son sujet qui met tout son enthousiasme au service d'une belle histoire. (208 p. – 18 €)

Au loin, de Hernan Diaz. Delcourt. Fin du 19^e siècle. Fuyant la misère, deux petits suédois émigrent en Amérique mais le plus jeune Hakan se trompe de bateau, débarque en Californie et va tenter de rejoindre son frère à New York. Sans argent, confronté à une nature hostile, des pionniers sans cœurs, des chercheurs d'or féroces, de doux dingues et des criminels endurcis, il entame le voyage de tous les dangers. Ce récit somptueux et saisissant de réalisme raconte toute une vie d'errances et de longues marches qui ne mènent nulle part, des rencontres inoubliables et un goût de la solitude qui s'impose comme une évidence. Un premier roman choc. (334 p. – 21.50 €)

Les jours de silence, de Phillip Lewis. Belfond. Fief de la famille Aster depuis des générations, la petite ville d'Old Buckram en Caroline du Nord (USA) étouffait l'énergie créatrice d'Henry, amoureux-fou des livres qui écrivit inlassablement le roman de sa vie. L'alcool et l'incapacité d'aller au bout de son projet eurent raison de ce brave homme qui laissa sur son fils une empreinte indélébile. Henry Junior, narrateur de cette longue fresque familiale, nous fait partager avec tendresse et pudeur tous ces moments de bonheur et de tristesse qui forgent une existence et dirigent nos pas. Un très émouvant roman sur la famille et la littérature. Magnifique ! (430 p. 22 €)

Jean-Paul Guéry



DANS LA BIBLIOTHEQUE A PEPE

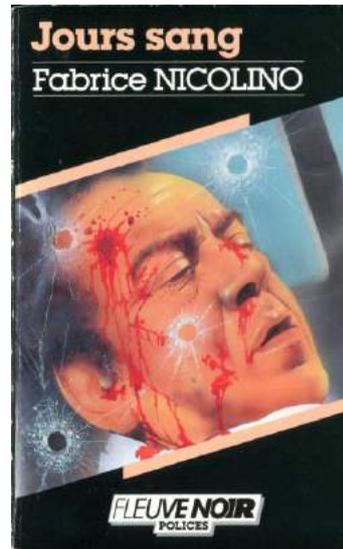
Jours sang, de Fabrice Nicolino (Fleuve Noir, « Polices » N° 2035, 1987)

Jours sang, de Fabrice Nicolino, est une des premières publications de celui qui deviendra le journaliste bien connu, signant notamment bon nombre d'articles dans Charlie Hebdo. Il semble s'agir également de l'unique roman de cette talentueuse plume militante et engagée, et au vu de la qualité du récit, on est en droit de le déplorer.

Jours sang, c'est l'histoire de Moïse, juif polonais, et de son escouade de gauchistes composés d'un Indien guérillero, d'un amoureux des flingues chilien et d'une Allemande qui a traîné avec la Bande à Baader. Tous ont quelques campagnes militaires derrière eux, au Nicaragua notamment, avec les sandinistes. Ils répondent tous présents quand un ancien camarade, devenu haut placé dans la France mitterrandienne, appelle à l'aide, car un complot menace le pouvoir en place et peut-être même l'auguste leader socialiste. Les voilà donc dans une planque du gouvernement, en mode « Mission : Impossible », surtout en ce qui concerne la clandestinité. Le politicard leur fournit une liste, celle des têtes de la cabale. On devine à quoi va s'employer ce petit comité adepte de l'action directe.

Avec ce très court roman, sorti dans la collection « Polices », éphémère nouveau nom de « Special-Police », Nicolino arrive à faire monter la sauce, alors que ses ingrédients sont pour le moins improbables. En effet, son texte convoque le meilleur des poliziotteschi, ces polars et films italiens, très noirs, violents et souvent réac, mais il intègre aussi de belles pauses légères que ne renierait pas un San Antonio, avec des répliques et un humour bien dans le genre. A priori, un tel mélange pourrait rebuter et, pourtant, les passages humoristiques renforcent le propos, notamment par le cynisme qu'ils incorporent au ton. Car avec Jours sang, Nicolino ne se prive pas de clairement mettre en scène les ténors de la politique de l'époque, de nommer les partis (en réinventant leurs sigles avec brio) et quelques personnalités du showbiz qu'on reconnaît aisément. C'est alors amusant d'imaginer certains comme Duchard, richissime et cacochyme vendeur d'armes, se faire dessouder salement ou de voir en interview Alain Thévenon, acteur mégalo parler de lui à la troisième personne. Et qui eut cru que R.P.R. signifiait « Rassemblement des Partisans du Rassemblement » ?

Jours sang, c'est aussi un roman dur, violent, au style qui sait se faire autant évocateur que



gouailleur. Les guerres et les révolutions ont laissé des traces, des cicatrices, sur les corps et sur les âmes, souillant et traumatisant même les courageux aux principes nobles et humanistes. Et les bons copains qui sont montés au front ensemble, quand ils se retrouvent aux abois, ce n'est pas toujours beau à voir. Et surtout,

il y a une sorte de bilan, sur la lutte armée, sur l'engagement, sur le prix à payer, sur le monde politique qui dévore tout, hommes, idéaux et l'Histoire, mais sans jamais tacher son veston. Et le constat est amer. Très. Une saveur de plus à rajouter au cocktail osé de Fabrice Nicolino dont le roman est décidément plein de surprises et parfaitement maîtrisé. Surtout sur un format si court.

Avec en prime une belle couverture de Dugévoy qui fait quelques infidélités à la série des « Gore » pour illustrer une collection qui, sur la toute fin, va lâcher les assez moches montages photos qui remplaçaient jusqu'ici les chefs-d'œuvre de Michel Gourdon.

Vous m'avez compris, on est en droit de demander à Fabrice Nicolino de remettre le couvert : un bon roman de barbouzes, de crimes sanglants et de politique, actuel et décapant serait un vrai bonheur. Ne reste plus qu'à lancer une pétition en ligne !

Julien Heylbroeck



la Sadel
Coopérative au service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF

Lord Gwynplaine, de J-B Pouy et P. Raynal. Albin Michel. Victime d'une sordide machination ourdie par de sombres crapules politiques, Le Dantec croupit pendant 15 ans dans une prison guyanaise en compagnie du bras droit de Pablo Escobar. Il réussit enfin à s'enfuir, retrouve le trésor de guerre du trafiquant, change de visage et revient en France pour se venger. Jean-Bernard Pouy et Patrick Raynal revisitent avec sérieux le mythe du Comte de Monte-Cristo, le fameux héros d'Alexandre Dumas. Et s'ils empruntent la trame du roman initial, c'est pour mieux la transposer à notre époque, fustigeant les nuisances de certains de nos hommes politiques. Une réussite ! (23.90 €)

La danse de l'ours, de James Crumley – Illustrations d'Aude Samana. Gallmeister. En attendant l'héritage paternel, Milo, 47 ans, est employé dans une société de surveillance et habite à l'ouest du Montana. Pour rendre service à une ex-maîtresse de son défunt père, il reprend son ancien boulot de détective privé et se heurte féroce à une bande de malfrats sans foi ni loi. Alcoolique et drogué, brutal et sans scrupules, Milo n'est guère fréquentable, mais sous cette carapace d'immoralité se cache une conscience aiguë de la justice et une noblesse insoupçonnée. James Crumley (1939 – 2008) est un incontournable monstre sacré du roman noir américain. (22.60 €)

Signé Sixtine : Derrière les étoiles, de Roxane Dambre. Calmann Lévy. Jeune journaliste débutante, Sixtine voit son enthousiasme sévèrement douché par son premier reportage imposé : couvrir un congrès mondial de mathématiciens spécialistes de la relativité. Heureusement, le roi de l'astrophysique est assassiné la veille d'une révélation de portée internationale. Aidée de son photographe stagiaire, Sixtine joue à l'apprentie détective et suit plusieurs pistes aussi singulières que la NASA ou les extraterrestres. L'angevine Roxane Dambre excelle dans ce type d'histoires complètement débridées avec des personnages attachants, des dialogues enlevés et des situations loufoques. (16.90 €)

Rituels, d'Ellison Cooper. Le Cherche-Midi. S'il est trop tard pour la première petite victime, l'examen poussé des rares indices laissés par le tueur prouve qu'une seconde jeune fille est détenue quelque part dans les bas-fonds de Washington sans eau et sans vivres. La policière chargée de l'enquête se jette à corps perdu dans cette course contre la montre l'opposant à un tueur en série particulièrement retors. Premier

opus d'une série qu'on imagine à succès, ce roman au rythme soutenu et au découpage très cinématographique vous réconciliera avec un genre galvaudé grâce à des personnages charismatiques, un style parfait et un suspense puissant. (21 €)

L'assassin de ma sœur, de Flynn Berry. Presses de la Cité. Quand Nora découvre le corps sans vie de sa sœur Rachel, lardé de coups de couteau, dans sa petite maison près de la Tamise, le ciel lui tombe sur la tête. Traumatisée, anéantie et surtout très éprouvée, elle mettra une semaine avant de reprendre ses esprits et de mener l'enquête que les policiers semblent prendre à la légère. Un homme du voisinage est rapidement suspecté mais Nora se souvient aussi que Rachel avait déjà été victime, quinze ans plus tôt, d'une agression jamais élucidée et elle se concentre sur cette piste du passé. Un roman sombre et intimiste avec une émouvante héroïne broyée par le chagrin. (20.90 €)



Torrents, de Christian Carayon. Fleuve Noir. Quand le torrent recrache les cadavres démembrés de deux jeunes femmes, dont celui de sa fiancée disparue depuis 5 ans, François Neyret voit sa vie basculer dans le chaos. Dénoncé par sa propre fille, son père est accusé des meurtres et François est tout près de croire en sa culpabilité. Aidé d'un ancien policier, ami sincère de son père, François se transforme en enquêteur et part sur les traces de cet homme qu'il ne connaît guère et de son passé de résistant à un moment où régnait une sorte de terreur. Une intrigue qui tient bien la route pour ce roman noir rural de Christian Carrayon, un auteur à suivre... (19 €)

Jean-Paul Guéry

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 194. -> **Le lot de plus de 100 anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Jean-Paul Nozière, *La Maison des pendus* (French Pulp, « Polar »)

Le crime du golf ?

Jardinier au golf du Val des Sources, Tonio aime aussi pratiquer, hors saison, le braconnage en compagnie de son chien Loupiot.

Ce jour de la fin mars, il découvre dans la cabane de chasse située non loin du golf son responsable Victor, surnommé Tété, mort assis sur un banc, tenant son arme, un Merkel de grande valeur. Une balle en plein cœur, et son chien Dakar a lui aussi reçu une balle mortelle. Un suicide apparemment, d'autant qu'une feuille déposée non loin précise que Tété s'est donné volontairement la mort. Quelque chose cloche toutefois, car ce n'est pas avec une carabine que l'on peut se tuer. Alors, n'écoutant que son courage, relatif, Tonio appelle les forces de l'ordre de Sponge, la ville proche, avec le portable de Tété. Le décor est mis en place, il ne reste plus qu'à remonter le temps et à découvrir les différents personnages qui gravitent dans cette histoire pleine de secrets et de rebondissements.

Tonio est donc jardinier au golf du Val des Sources en compagnie de Maxime, Joseph et Marie, surnommée Marie-couche-toi là, justement pour sa propension à partager le lit de ses collègues, contre rétribution. Faut pas abuser non plus. Ils sont sous les ordres de Victor, dit Tété, et ils ressentent parfois une certaine acrimonie à son encontre. Être dirigés par un Noir, un Sénégalais pensent-ils avec raison, sinon pourquoi aurait-il appelé son chien, un magnifique griffon Khortals, Dakar, ne leur convient guère. Ils ne disent pas « Noir » entre eux, mais « nègre » ou « négro », ce qui démontre leur ressentiment. D'autant qu'il habite seul une demeure de prestige toutefois entachée par un sombre drame. Les anciens propriétaires ont été retrouvés pendus, suicidés probablement.

Tonio et ses collègues pensent que la richesse parfois ostentatoire de Victor provient d'un trésor qui fut caché dans la maison. Or cet argent ils aimeraient bien en voir la couleur.

Seulement, le directeur du golf embauche sur recommandation Marcus, un prêtre défroqué qui depuis quelques années était novice dans un couvent proche. Et comme si cela ne suffisait pas, s'ajoute au personnel la belle Lucie qui s'occupera de l'accueil et qui écoute à longueur de journée des chansons des années 1960 et 1970. Des rengaines sirupeuses dont elle fait profiter son entourage. Et Victor s'entiche de ces deux nouvelles recrues, leur proposant d'habiter dans des chambres, elles sont nombreuses, de sa demeure, au lieu de vivre dans des mobile-

home comme les autres employés.

Tous ces personnages possèdent leurs secrets, leurs failles, qu'ils gardent jalousement par envers eux. Une coupure de presse provenant d'un journal sénégalais dévoile quelque peu le passé de Victor. Il n'était pas, selon le journaliste, jardinier dans un golf de ce pays africain, mais simple caddy. Et il serait mêlé à une sombre affaire, ce qui l'aurait obligé à se réfugier en France.

Deux parties composent ce roman, après la présentation et la découverte du cadavre. Deux parties qui sont l'avant et l'après de ce suicide, ou meurtre maquillé en suicide. Et le lecteur apprend peu à peu les origines, les secrets, les tensions, les rapprochements entre deux clans, tout ce qui va amener au drame. Ensuite ce sont les démarches effectuées par un policier de Sponge concernant la fin brutale de Victor. Et sa frustration lorsqu'il se voit destitué de l'enquête, alors qu'il est persuadé tenir un fil dans cet embrouillamini. Ce sont également les déambulations et le devenir des employés du golf qui sont narrés.

On pénètre peu à peu dans l'esprit des personnages, qui se dévoilent soit par leurs actions au cours du récit, soit par des retours dans le passé. Mais à petites doses, afin d'entretenir le suspense pour une intrigue dont l'épilogue est moral, ou presque.

La religion est évoquée, non seulement parce que Marcus est un moine ou plutôt un novice défroqué, mais parce qu'elle est un ingrédient du comportement de certains protagonistes. Une sorte d'envie et de besoin s'exprimant également sous une forme de rejet.

Un roman tendre et dur à la fois, qui permet à Jean-Paul Nozière d'affirmer tout son talent de conteur, sortant des sentiers battus, avec des personnages atypiques et pourtant si proches, le reflet de l'humain dans ce qu'il a de meilleur et de pire. (416 p. - 18 €.)

Paul Maugendre



LES (RE) DECOUVERTES DE GERARD BOURGERIE

Nulle part sur la terre, de Michael Farris Smith (10/18 - 2018)

Fernwood. Louisiane. « Home sweet home ». Putain que c'est bon de revenir au pays se disent à quelques jours d'intervalle Russell et Maben. Tous les deux sont parvenus dans cette paisible bourgade du Sud après des heures de voyage. Cependant, leurs parcours sont très différents. Maben accompagnée de sa fille de cinq ans, s'arrête dans un motel, épuisée par des heures de marche à pied. Ce qu'elle ignore, c'est que ce motel constitue le point de ralliement de tous les chauffeurs de poids lourds en recherche d'un exutoire rapide à leurs pulsions sexuelles. Maben n'a pas un sou en poche. Le soir elle se résigne à faire la pute, aussitôt interceptée par Ned, policier pervers qui l'emmène dans les bois et la viole. Ned veut faire profiter de cette « aubaine » à ses copain policiers. Pendant qu'il téléphone, Maben s'empare de son pistolet, le tue et s'enfuit.

Russell, à peine descendu du bus, est tabassé par Larry et Walt, deux frères, deux vieilles connaissances, à la rancune vivace. Ils en veulent toujours à Russell qui vient de passer onze ans derrière les barreaux pour avoir accidentellement causé la mort de leur frère cadet. Russell part vivre chez son oncle, car son père est mort lui laissant une maison délabrée et rien d'autre.

Maben trouve refuge dans un foyer pour femmes seules. Elle décide d'y rester un moment : on lui a trouvé un boulot chez Sims qui tient le café du bourg. Russell et Maben sont bien décidés à prendre un nouveau départ. Hélas, rien ne se passe comme prévu. Russell est en proie aux menaces de Larry et Walt : il se promène partout avec un fusil chargé malgré les conseils de Boyd, son ancien camarade de classe devenu flic. Un soir Maben rentre dans sa chambre : le pistolet volé a disparu. Elle le récupère dans le bureau du refuge et s'enfuit. Elle court à toutes jambes.. et un pick-up s'arrête : c'est Russell qui l'emmène, comprend sa détresse et la cache chez son oncle. La mort d'un policier, ça émeut tout le canton. Boyd enquête. Découvrira-t-il la vérité ?

Ce polar est intitulé Desesperated road en anglais. Un titre on ne peut plus approprié. On y voit la rencontre inattendue de deux êtres au lourd passé. On y suit une intrigue sans failles qui s'ouvre par un meurtre et se clôt par un autre meurtre. Dans le premier cas, Maben tue par instinct de survie, dans le deuxième, Russell abat celui qui le poursuivait en état de légitime défense. En quelques jours, les héros passent de



l'accablement à l'espoir et vice-versa. Après une vie passée que l'on devine difficile, Maben croit trouver la paix au refuge. La peur d'être dénoncée la fait fuir. Russell est harcelé par deux hommes assoiffés de vengeance. Maben voit dans un Russell un sauveur... qui reste inquiet par la police. L'auteur peint trois personnages attachants, forts et droits. Un ex-taulard qui veut refaire sa vie (mais le passé ne meurt jamais), une femme, modèle de mère possessive, un policier partagé entre son amitié et son devoir de flic.

Une tragédie se déroule sous nos yeux dans une campagne âpre où les jeunes n'ont d'autres distractions le soir que de boire bière sur bière puis de sillonner les petites routes dans leurs gros pick-up : vision cruelle d'une certaine Amérique. On n'oublie pas ce magnifique polar.

Gérard Bourgerie

LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRERE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VEDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VEDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°195 – Nov. / Déc. 2018

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58